

Chapitre 7

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

Quelles sont les alternatives à l'identité moderne et à tous ses problèmes ? Dans *Out of Africa*, Isak Dinesen nous fait découvrir la marche à suivre. Elle écrit : « L'orgueil, c'est la foi en l'idée que Dieu eut quand il nous fit. » Celui qui l'a compris « a conscience de cette idée et aspire à la concrétiser. Il n'aspire pas au bonheur et au confort, qui sont peut-être sans rapport avec l'idée que Dieu a pour lui. Sa réussite est l'idée de Dieu pour lui, menée à son terme avec succès, et il aime son destin. » En d'autres termes, celui qui croit en Dieu s'empare du dessein et de l'appel divin et y trouve son bonheur, exactement comme « le bon citoyen trouve son bonheur dans l'accomplissement de son devoir envers la communauté. » Mais, écrit Dinesen, beaucoup de gens « n'ont pas pris conscience de l'idée qu'avait Dieu en les faisant et nous font parfois douter de l'existence de cette idée, à moins qu'elle n'ait été perdue mais, alors, qui va la retrouver ? Ils doivent accepter comme tel ce que les autres lui garantissent être un succès, et pren-

Dieu, le débat essentiel

dre leur bonheur et même leur identité en fonction du moment. Ils tremblent, avec raison, devant leur destinée³⁴⁵. »

Dans ce passage remarquable, Dinesen reconnaît l'existence de trois chemins qui mènent à l'identité, chacun étant emprunté par un groupe de personnes différent. Viennent d'abord ceux qui s'ouvrent à l'extérieur. Ce sont des groupes traditionnels qui comptent sur leurs devoirs et leurs responsabilités pour trouver leur identité. Viennent ensuite ceux qui se tournent vers l'intérieur. Ils ne croient en aucun ordre cosmique mais, comme nous l'avons vu, leur estime de soi dépend de la concurrence et d'une mode qui change constamment. Ils ne sont pas plus libres que les membres d'une société traditionnelle, car ils doivent prendre « leur bonheur et même leur identité en fonction du moment. » Pas étonnant qu'ils « tremblent, avec raison, devant leur destinée. »

Mais il existe une troisième voie : celle des gens qui, pour ainsi dire, ne regardent ni vers l'extérieur ni vers l'intérieur mais vers le haut. Ce que propose Dinesen n'est ni traditionnel ni moderne. Et si nous avions été créés par un Dieu personnel qui nous aurait confié une mission et un appel personnels ? L'individu ne serait ainsi pas plus important que le groupe (ce qui serait susceptible de provoquer une fracture sociale) et la communauté ne prévaudrait pas sur l'individu (ce qui pourrait conduire à l'oppression). Ce n'est pas ce que la société pense de moi, ou ce que je pense de moi qui importe, c'est ce que Dieu en dit et en pense.

Dinesen marche sur les traces de Søren Kierkegaard, un autre grand auteur danois, qui a écrit :

En fait, ce qu'on qualifie de « mentalité matérialiste » se compose simplement d'hommes qui, pour ainsi dire, hypothèquent leur vie en la laissant au monde. Ils utilisent peut-être leurs capacités, amassent de l'argent et poursuivent leurs entreprises [...] pour se faire un nom

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

dans l'histoire, mais eux-mêmes ne le sont pas. Spirituellement parlant, ils n'ont pas de moi, pas de moi pour lequel ils seraient prêts à tout risquer, pas de moi devant Dieu, même s'ils se cherchent eux-mêmes par ailleurs³⁴⁶.

Le moi moderne est écrasant. Il doit se construire sur le succès, la réussite ou les relations amoureuses. Mais si l'un de ces éléments est compromis ou perdu, nous perdons notre identité. Cependant, Dinesen et Kierkegaard n'appellent pas simplement l'homme moderne à adopter la religion de manière générale. Le moi traditionnel suffoque, prisonnier de ce que sa famille et sa tribu lui demandent de faire. Ajouter de la religion ou des restrictions morales ne fait qu'aggraver le problème. Le moi, qu'il soit traditionnel ou moderne, est, par nature, précaire. Il n'est ni suffisamment en paix, ni assez audacieux pour « tout risquer » dans l'intérêt de ce qui est bien et juste. Il est tellement conditionné par ce que les autres pensent ou disent de lui, qu'il est constamment en danger de dissolution.

Voilà pourquoi Kierkegaard emprunte une autre voie pour obtenir un moi, un moi qui ne s'appuie pas sur les performances, sur les désirs, qu'ils soient individuels ou ceux de la communauté, mais sur Dieu. Comme nous l'avons vu, personne ne peut s'accréditer ou se bénir lui-même. Nous avons besoin d'une parole extérieure. Mais qui sera cette source de reconnaissance ultime ? Si nous nous tournons vers nos parents, que faire si nous les décevons et s'ils nous rejettent ? Et même si nous évitons la déception, ils mourront un jour. Il en va de même pour notre conjoint, notre partenaire ou tout être humain. D'un autre côté, si nous recherchons le succès professionnel ou toute autre forme de réussite, nous sommes à la merci de nos propres manquements ou à ceux des autres pour apprécier notre travail à sa juste valeur.

Dieu, le débat essentiel

Certains adultes attendent principalement de leurs enfants cette profonde affirmation de soi. Mais cette stratégie est tout aussi irréalisable. J'ai connu une mère de famille dont la fille était belle et intelligente et qui désirait par-dessus tout son admiration et son amour. Mais lorsque sa fille désobéissait et ne manifestait aucun respect ou amour, cela déclenchait en elle une colère explosive. Cette mère a vécu comme une profonde contestation ce qu'elle aurait dû considérer comme une résistance puérile normale à l'autorité parentale. Mais son attitude a d'abord conduit sa fille à manquer de confiance en sa mère puis à la mépriser. Dès qu'elle l'a pu, sa fille s'est éloignée d'elle, la laissant avec un vide qu'il lui semblait impossible à combler.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, nous avons besoin que celui que nous adorons nous adore. Que celui que nous ne pouvons que glorifier nous glorifie et nous aime : c'est la base de l'identité. *Les louanges de celui qui est digne de louanges valent plus que toute récompense*³⁴⁷. Mais si nous confions ce pouvoir à un être faillible et changeant, les conséquences peuvent être dévastatrices. Et si son estime s'appuie sur nos efforts faillibles et changeants, notre amour-propre sera aussi fugace que fragile. De même, il ne peut s'agir de quelqu'un que l'on peut perdre, sinon, nous perdrons notre moi profond. De toute évidence, aucun amour humain ne peut répondre à ces critères. Seul l'amour de l'immuable peut nous procurer la sérénité. Seul l'amour inconditionnel de Dieu le peut.

Ce que l'on nous offre

Le Nouveau Testament reconnaît l'existence du même éventail de possibilités que celui décrit par Dinesen quand elle

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

parle d'identité. L'apôtre Paul écrit : « Pour ma part, il m'importe très peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain. Bien plus, je ne me juge pas non plus moi-même. Ma conscience, il est vrai, ne me reproche rien, mais ce n'est pas pour autant que je peux être considéré comme juste. Celui qui me juge, c'est le Seigneur » (1 Corinthiens 4.3-4). Dans ce passage, Paul dit : « Il ne m'intéresse pas de savoir ce que vous ou n'importe quelle organisation sociale pensez de moi. » Il rejette la notion d'identité traditionnelle tout en affirmant, de façon remarquable, qu'il ne compte pas non plus sur sa propre sensibilité pour s'évaluer. Ce n'est pas parce qu'il a la conscience tranquille qu'il pense avoir raison. Ce que dit Paul est étayé par le témoignage d'innombrables criminels de guerre qui clamaient : « J'ai la conscience tranquille, j'ai simplement obéi aux ordres. » La démarche de Paul s'oppose à la fois à l'identité traditionnelle donnant tout pouvoir à la société et à l'identité moderne donnant tout pouvoir à l'individu, à notre perspective personnelle limitée. Il ne veut ni la tyrannie du groupe, ni la dictature de ses désirs insatiables et de ses pulsions incohérentes. Il refuse de se laisser définir par la société ou sa propre conscience. Il se tourne vers une autre source d'autorité pour être jugé. Il dit en réalité : « Je me moque de savoir ce que les autres pensent, et également de ce que je pense. Tout ce qui compte, c'est ce que Dieu pense de moi. »

Et c'est là que nous voyons la richesse, la complexité et l'étonnante singularité de l'approche chrétienne de l'identité. Pourquoi Paul peut-il dire « C'est Dieu qui me juge » sans s'alarmer mais en toute confiance ? Parce que, contrairement aux cultures traditionnelles et matérialistes, l'identité chrétienne *ne s'obtient pas mais se reçoit*. Quand nous demandons au Père de nous accepter, de nous adopter, de s'unir à nous, non sur la base de nos performances et de nos efforts moraux mais sur ceux de Christ, nous recevons en cadeau

Dieu, le débat essentiel

une relation avec lui. Cette relation n'est pas basée sur nos victoires passées, présentes ou à venir mais sur les triomphes spirituels de Christ. Pour les chrétiens, Jésus n'est pas avant tout venu pour nous enseigner et nous montrer comment vivre (même s'il l'a fait), mais pour mener la vie que nous aurions dû vivre, et pour subir à notre place la mort (le prix à payer pour notre faillite morale) que nous aurions dû subir. Quand notre salut dépend de lui et de lui seul, Jésus devient notre substitut et notre représentant. Sur la croix, il a été traité comme nous le méritons pour qu'en croyant en lui, nous soyons traités comme il le mérite.

Nous voilà au cœur de l'Évangile, et la différence est nette entre la foi chrétienne et les autres religions, dans lesquelles l'individu doit obtenir son propre salut par des efforts moraux et en observant des règles. Mais l'apôtre Paul dit que les chrétiens se trouvent « en Christ », une expression signifiant que Dieu nous juge, non sur la base de notre caractère et de notre casier judiciaire, mais « en Christ ». Socrate a beau s'exclamer : « Connais-toi toi-même ! », ce qui est un bon conseil, Paul s'exclame, lui, qu'il est crucial, en plus, de connaître « Jésus-Christ [...] et d'être trouvé en lui non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu et qui est fondée sur la foi » (Philippiens 3.8-9).

Et une fois en Christ, il est vrai, au sens propre, de dire que celui que nous adorons le plus dans l'univers nous adore. Aux yeux de Dieu, dont l'opinion est finalement la seule qui compte, nous avons plus de valeur que tous les bijoux qui se trouvent sous terre.

Comment les chrétiens savent-ils que c'est vrai ? Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dont l'honneur et le nom étaient suprêmes, dont l'identité était la plus noble qui soit, s'est dépouillé volontairement de sa gloire et a marché vers la croix, où il subit une mort ignominieuse pour que nous puissions

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

avoir un nom et une identité pour l'éternité (Philippiens 2.1-11). Voilà la valeur que nous avons à ses yeux.

Une nouvelle motivation

Mais les choses sont bien différentes dans la conception traditionnelle ou moderne du moi. Les religions moralistes ordinaires reposent sur ce principe : « Je mène une vie juste et morale, donc Dieu m'accepte. » Mais le christianisme biblique dit précisément le contraire : « Dieu m'accepte inconditionnellement en Jésus-Christ, donc je mène une vie juste et morale. » Dans le premier cas, nous menons une vie juste en espérant une récompense, avec toute l'insécurité et les doutes qui vont avec. Serons-nous assez justes pour la mériter ? Comment le savoir et si oui, comment ne pas chuter ? La motivation du chrétien n'est pas la peur mais une joie pleine de reconnaissance. Il vit pour plaire et ressembler à celui qui l'a sauvé au prix infini de sa mort sur la croix. Il ne le sert pas pour le forcer à l'aimer mais parce qu'il l'aime déjà.

Par exemple, notre carrière ne sert pas à nous forger une identité et nous épanouir sur le plan personnel mais à servir Dieu et le bien commun. Notre travail fait toujours partie de notre identité, au même titre que notre famille et notre nationalité, mais rien de cela n'est désormais la source ultime de notre identité et de notre valeur. Nous sommes débarrassés de ce terrible fardeau qui déformait nos vies en forçant ces critères à en assumer le rôle. Ils sont, pour ainsi dire, relégués au rang de choses bonnes et utiles mais secondaires. Le travail n'est plus le moyen désespéré de se sentir bien mais simplement un autre don de Dieu dont nous pouvons profiter pour servir les autres. La foi en Christ transforme profondément la psychologie et le comportement d'un individu.

Dieu, le débat essentiel

Il y a quelques années, deux jeunes fréquentaient notre Église, étudiant le christianisme tout en se lançant dans le théâtre. Appelons-les Sam et Jim. Sam progressait dans la foi en Christ, Jim s'en éloignait. Comme Jésus devenait de plus en plus réel pour Sam, il cessa de considérer que sa carrière sur scène était l'unité de mesure de sa valeur. Sam et Jim ont auditionné un jour pour le même rôle, un rôle très important dans une très grosse production. Celui qui le décrocherait verrait sa carrière propulsée vers des sommets. À l'issue de l'audition, aucun ne fut retenu. Les deux ont été refusés. Jim, celui dont tout le monde disait qu'il avait le plus d'assurance, était anéanti. Sam n'était que déçu. Il a trouvé un travail dans une entreprise tout en gardant un pied dans le théâtre. Les années passant, il est devenu de plus en plus actif dans l'Église et obtint d'assez bons résultats dans son travail. Il lui est arrivé de jouer sur scène ou pour la télé, mais ce n'était qu'un passe-temps. Sa vie était prospère. Jim, lui, était en chute libre. Furieux contre lui-même et contre le monde du théâtre, il a abandonné la scène. Mais il détestait tous ses autres boulots. Il restait rarement en poste plus d'un an, dérivant de place en place.

Que s'est-il passé? Au début, le théâtre était l'élément central de l'identité des deux hommes. C'était le facteur principal de leur estime de soi. Mais Sam a ensuite changé d'identité. Le théâtre est devenu une chose bonne mais pas le but ultime. Son amour de la scène n'a pas disparu de sa vie, mais l'emprise qu'elle exerçait sur son image et son amour-propre a été brisée. Le théâtre faisait toujours partie de son identité, mais il n'en constituait pas l'essence. Ne pas avoir été retenu pour le rôle n'a donc pas porté atteinte à son identité. Elle était en sécurité, imperturbable, cachée en Christ (Colossiens 3.1-3). Quant à l'identité moderne de Jim, elle était hautement vulnérable. Son échec fut un véritable coup de massue porté à sa construction psychologique. Ce rejet a directement sapé

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

ce qui lui donnait le sentiment d'être et d'avoir de l'importance.

Si nous croyons en l'Évangile et à tout ce qu'il affirme sur Jésus, sur ce qu'il a fait pour nous et sur l'importance qu'il nous accorde, aucun événement de ce monde ne pourra affecter notre identité. Imaginez un instant ce que ça donnerait si vous y croyiez. Songez au changement radical que cela pourrait produire.

Un nouveau genre d'identité

Le sentiment de valeur, apporté par la foi en Christ, est probablement beaucoup plus stable qu'aucun autre. Il présente plusieurs facettes. Il y a d'abord la valeur que nous avons en tant que créatures de Dieu. Tous les êtres humains ont été créés à l'image de Dieu (Genèse 1.26-27) pour refléter beaucoup de ses qualités et de son caractère. Peu importe donc qui nous sommes, d'où nous venons, ce que nous avons réussi ou raté dans la vie, une gloire et une importance irréductibles résident en chacun de nous³⁴⁸.

De surcroît, les chrétiens ont une valeur inestimable en vertu de ce que la Bible appelle l'*adoption*. Par la foi en Christ, nous devenons les enfants bien-aimés de Dieu (Galates 3.26-4.7). Dieu n'est pas simplement un patron ou un souverain qui nous sert aussi longtemps que nous nous conduisons bien. Dieu est plutôt un Père parfait qui nous offre la sécurité indéfectible que seul le lien parent-enfant peut apporter. Dieu fait de nous « sa plus grande joie » et a pour nous « une triomphante allégresse » (Sophonie 3.14-17). Il ne nous laissera et ne nous abandonnera jamais, même si nous tombons ou si nous péchons (Hébreux 13.5; Osée 11.8). N'a-t-il donc aucune exigence? Si, il est parfaitement juste et saint, mais Jé-

Dieu, le débat essentiel

sus les a toutes remplies pour nous. Il a assumé et a payé notre dette en étant percé pour nos transgressions et écrasé pour nos iniquités (Ésaïe 53.5-6). Par conséquent, Dieu n'est pas notre juge mais notre Père qui ne nous condamnera jamais (Romains 8.1).

En Ésaïe 49.15, Dieu s'adresse à son peuple en faisant une comparaison étonnante : « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ? N'a-t-elle pas compassion du fils qui est sorti de son ventre ? Même si elle l'oubliait, moi je ne t'oublierai jamais. » Il n'est pas de lien physique et émotionnel plus fort que celui d'une mère et de son nourrisson. Et pourtant, Dieu déclare que cette analogie est infiniment plus faible que son amour inébranlable pour nous et que sa joie en nous³⁴⁹. C'est l'exact opposé de l'identité moderne, fragile, légère et précaire, basée sur nos propres performances, traumatisée par d'interminables « évolutions de marché », oscillant entre popularité et rejet, succès et échecs³⁵⁰.

La foi chrétienne ne procure pas seulement une estime de soi exceptionnellement constante et inébranlable, elle est aussi une ressource dynamique pour une conscience de soi durable et bien comprise, quelle que soit la situation. Les philosophes ont disséqué la question de l'« identité personnelle depuis des siècles ». Comment expliquer que la personne que j'étais il y a cinq ans est toujours « moi » ou que celle que je suis au travail, à la maison ou avec mes amis est toujours « moi³⁵¹ » ? Comme nous l'avons souligné, le sociologue Erving Goffman ne croit pas en un moi essentiel qui perdure en toute circonstance, mais plutôt à une simple série de rôles que nous jouons³⁵². Avec la conception moderne de l'identité, construite sur nos seuls désirs, internes et changeants et sur des calculs de rentabilité, il est difficile d'imaginer un ensemble de caractéristiques immuables intégrant les différents rôles que nous jouons.

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

Mais la réponse chrétienne, comme Kierkegaard l'établit, est que notre vrai moi est le moi que nous sommes devant Dieu. « Je suis le Dieu tout-puissant », déclare le Seigneur à Abraham en Genèse 17.1: « marche devant moi et sois intègre. » En hébreu, l'expression marcher avec quelqu'un signifie être ami avec lui, voyager de concert. Marcher devant quelqu'un implique aussi bien une responsabilité réciproque car celui avec qui nous marchons peut nous voir, que la sécurité et l'intimité, car nous n'affrontons jamais les problèmes tout seuls. Marcher avec Dieu signifie que son regard et son opinion sont les seules choses qui comptent. Si les autres disent des choses extrêmement négatives ou positives sur nous, nous ne serons ni anéantis, ni imbus de nous-mêmes (2 Corinthiens 12.10). Nous savons que nous sommes des pécheurs remplis de faiblesses mais aussi des citoyens de la cité céleste, des enfants du roi de l'univers et des amis intimes de celui qui nous a créés (2 Corinthiens 4.17-5.2).

En plongeant en nous-mêmes pour nous comprendre, nous sommes désormais libérés de toute catégorie culturelle. Bien des choses sont vraies sur « moi ». Mais comment savoir lesquelles sont « moi » et devraient être consolidées et lesquelles ne le sont pas? À l'instar du guerrier anglo-saxon, allons-nous obéir aux ordres d'une culture basée sur la honte et l'honneur, ou à ceux de notre société contemporaine hautement individualiste? Le christianisme répond « ni l'un ni l'autre » car pour lui, ni l'individu, ni la société n'ont la faculté de nous révéler qui nous sommes. Seul Dieu, celui qui nous a créés et conçus, a le droit et la sagesse de nous montrer ces choses intérieures qui, si nous les acceptons et les renforçons, nous aideront à devenir ce pour quoi nous sommes faits.

Des passages comme Romains 7.14-25 décrivent de manière réaliste nos désirs contradictoires et nos profonds conflits intérieurs. Mais des progrès sont possibles. L'épître

Dieu, le débat essentiel

aux Éphésiens nous exhorte à nous « débarrasser du vieil homme » déformé par des désirs désordonnés et asservissants, et à nous « revêtir de l'homme nouveau créé selon Dieu » (Éphésiens 4.22, 24). Quand nous cessons de construire notre identité sur notre carrière, notre origine, notre famille ou sur toute autre chose créée, et que nous nous reposons sur Dieu, les peurs et les pulsions qui nous asservissent reculent et nous pouvons goûter à une nouvelle liberté, à une nouvelle sécurité.

Marcher avec Dieu, qui veille sur nous et nous aime constamment, procure une nouvelle intégrité et une nouvelle perception de soi. Nous ne pouvons plus simplement nous fondre dans chaque situation nouvelle, en disant ce qu'il faut pour en profiter au maximum. Nous cessons de jouer une succession de rôles dramatiques et de changer de costume chaque fois que nous sommes devant un nouveau public car Dieu est notre principal spectateur à chaque instant.

Qui suis-je donc ? Si je suis chrétien, je suis qui je suis devant Dieu. Ce que Dieu approuve est le vrai moi ; ce qu'il interdit est le corps étranger du péché qui ne fait pas partie de ce que je suis appelé à être et des fruits de l'Esprit. Même en vieillissant et en ressentant une certaine dégradation physique, je sens ma véritable identité devenir plus claire et mon vrai moi devenir plus fort. « Et même si notre être extérieur se détruit, notre être intérieur se renouvelle de jour en jour. En effet, nos légères difficultés du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire » (2 Corinthiens 4.16-17). Rien n'a plus de valeur que cette nouvelle identité. « Et que servira-t-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Que donnera un homme en échange de son âme ? » (Marc 8.36-37).

Le grand paradoxe est que nous ne pourrions « trouver » notre moi, cette identité et cette assurance impossibles à conquérir, qu'en nous humiliant, en abandonnant notre

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

droit à l'autonomie, et en suivant Christ. « Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera » (Matthieu 10.39). Autrement dit, nous nous trouverons en arrêtant de vouloir nous trouver et nous combler, et en commençant plutôt à servir Dieu et les autres, tout en plaçant notre confiance en Christ. Bien entendu, c'est le parcours de Jésus, lui qui a délaissé sa gloire et son honneur suprême pour nous sauver et nous servir (Philippiens 2.1-11) et qui, aujourd'hui, est couronné d'une gloire et d'un honneur encore plus grands.

L'Évangile nous offre une assurance et une confiance invincibles en notre propre valeur et nous demande, en même temps, de servir humblement et de renoncer à notre indépendance.

« Celui qui me juge, c'est le Seigneur » (1 Corinthiens 4.4). Ainsi, C.S. Lewis peut-il écrire :

Les mêmes principes s'appliquent à des choses banales de la vie quotidienne. Dans la vie sociale, vous ne produirez jamais une bonne impression sur les autres si vous ne cessez de penser à l'impression que vous faites. En littérature et en art, quiconque s'inquiète d'originalité ne sera jamais original. Au contraire, si vous essayez simplement de dire la vérité (sans vous soucier qu'elle ait été dite bien souvent) vous deviendrez original, même sans l'avoir remarqué. Ce principe gouverne toute la vie du début à la fin. Renoncez à vous-même et vous trouverez votre vraie personnalité. Perdez votre vie et vous la sauverez [...] Ne gardez rien pour vous, car rien de ce que vous n'avez pas réellement abandonné ne vous sera restitué. De plus, rien en vous qui ne soit mort ne ressuscitera. Si votre « moi » est votre unique intérêt, vous ne trouverez en fin de compte que haine, solitude, désespoir, rage, ruine et

Dieu, le débat essentiel

déchéance. Mais recherchez le Christ. Vous le trouverez et, avec lui, tout le reste vous sera donné par surcroît³⁵³.

Les dynamiques de l'exclusion

La philosophie, la sociologie et la théorie littéraire s'accordent en général à dire que l'identité se bâtit aujourd'hui sur l'« exclusion de l'Autre³⁵⁴ ». Nous ne pouvons pas créer « Nous » sans créer « Eux ». Les appartenances sociales se forment uniquement quand, par contraste, d'autres groupes sont étiquetés « Différents » ou « Autres ». On consolide son identité en considérant les autres sous un jour défavorable et, en quelque sorte, en les excluant³⁵⁵. Dans *Modernity and Ambivalence*, Zygmunt Bauman fait une analyse majeure de la question de l'identité. Il affirme que l'identité dans la société repose sur la création de dichotomies ou de « binaires ». J'ai le sentiment de faire partie des gens bien parce que je sais que je ne fais pas partie des gens mauvais. Pour Bauman, il s'agit toujours d'une lutte de pouvoir, mais elle se déguise en dénonciation de l'Autre, qui est « avili, éliminé et banni. » Paradoxalement, cela signifie que l'estime de soi et l'identité des puissants dépendent en fait de ceux qui sont sous-estimés et méprisés.

Le théologien Miroslav Volf résume les quatre manières d'asseoir et de renforcer son estime de soi en excluant les autres. Nous pouvons littéralement tuer ou chasser l'Autre de notre espace vital. Un moyen plus subtil et plus courant est l'exclusion par l'assimilation. Nous exigeons de l'Autre qu'il se conforme entièrement à nos normes sans lui autoriser la moindre différence : « On s'abstiendra de vous vomir [...] si vous vous laissez engloutir³⁵⁶. » La troisième forme d'exclu-

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

sion pourrait être qualifiée de « domination ». On vous laissera vivre parmi nous et conserver votre identité à condition que vous occupiez un rang inférieur (ne pas exercer certaines fonctions, ne pas atteindre un certain niveau de salaire ou ne pas vivre dans certains quartiers). Le quatrième type d'exclusion est l'abandon. On exclut l'Autre en le méprisant, en l'ignorant et en n'accordant aucune attention à ses besoins³⁵⁷. Nous cédon à ces pratiques parce que fustiger et condamner l'Autre nous donne « l'illusion d'être sans péché et puissant³⁵⁸. »

Beaucoup de gens en concluent que le mépris et l'exclusion ne peuvent être évités dans la recherche moderne de l'identité et de l'estime de soi. Beaucoup de théories postmodernes se sont fermement opposées à toute explication binaire de la vie humaine. Plusieurs d'entre elles estiment qu'il faut aller au-delà des dichotomies du normal et de l'anormal, de l'honnêteté et de la perversion, de la civilisation et de la barbarie, de la raison et de l'émotion, de l'orthodoxie et de l'hérésie, de l'autochtone et de l'étranger³⁵⁹. Les penseurs postmodernes nous invitent à cesser de penser de manière binaire et à éviter tout jugement de valeur : « Nous devons fuir toute valeur universelle et toute identité particulière et chercher refuge contre l'oppression dans [...] une autonomie radicale [...] Nous devons créer des espaces pour que les individus puissent continuer à obtenir de nouvelles identités et à perdre les anciennes [...] ambivalentes et fragmentées, toujours en mouvement et ne faisant rien d'autre que changer³⁶⁰. » Voilà, pense-t-on, le seul moyen de ne plus opprimer les autres. Nous devons refuser de nous identifier à une quelconque structure sociale ou à un quelconque système de « vérité ». Nous devons accepter que l'identité soit toujours fluide, changeante et multiple.

Mais, dans *The Illusions of Postmodernism*, Terry Eagleton montre que la construction de l'identité passe inévitable-

Dieu, le débat essentiel

ment par un recours aux dichotomies : « Malgré ses discours en matière de différence, de pluralisme et d'hétérogénéité, la théorie postmoderne fonctionne souvent par théories binaires assez rigides avec des termes comme "différence", "pluralisme" et autres termes associés résolument rangés d'un côté du mur comme clairement positifs et, de l'autre côté, tout ce qui peut en être l'antithèse et qui est mal vu (unité, identité, globalité, universalité)³⁶¹. » Ainsi, l'effort pour brouiller toute distinction et effacer tout jugement de valeur morale crée une nouvelle binarité « gens bien et gens pas bien », dans laquelle le postmoderniste est le héros, et celui qui s'accroche à ses visions dépassées d'identité et de moralité, le méchant, l'Autre : « Malgré toute l'ouverture à l'Autre dont il se targue, le postmodernisme peut s'avérer tout aussi exclusif et critique que les orthodoxies auxquelles il s'oppose³⁶²... » Paradoxalement, même nos efforts pour éviter ces distinctions deviennent un moyen de construire notre propre identité au détriment des autres.

Une nouvelle ouverture à la différence

Nous voilà donc apparemment dans une impasse. Avec son accent mis sur la famille, la tribu et le sang, l'histoire de l'identité traditionnelle est placée sous le signe bien connu de la violence et de l'oppression. Mais la modernité et même le postmodernisme créent également des dichotomies débouchant sur l'exclusion. Sur le plan psychologique, cette exclusion semble impossible à éviter. Si je trouve mon identité en travaillant pour des causes politiques libérales et sociales, je vais forcément mépriser les conservateurs, qui auront la

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

même attitude vis-à-vis des libéraux. En fait, si je n'éprouve pas d'aversion pour l'opposition, on pourrait en conclure que mon positionnement politique n'est pas vraiment en accord avec ce que je suis. Si mon identité repose en grande partie sur mon comportement moral et religieux, je vais mépriser ceux dont je pense qu'ils sont immoraux. Si mon amour-propre est lié au fait d'être quelqu'un qui travaille dur, je vais regarder de haut ceux que je pense être paresseux. Comme les penseurs postmodernes l'indiquent à juste titre, cette attitude condescendante vis-à-vis de l'Autre fait partie du mécanisme de l'identité, de ce qui nous procure un sentiment de bien-être et d'importance.

Ainsi, pour Miroslav Volf, la question est la suivante : « *Quel genre de personnes [devons-nous] être pour vivre en harmonie avec les autres ?* » Quel genre d'identité serait « capable de concevoir et de créer des sociétés justes, honnêtes et paisibles³⁶³ ? » Miroslav Volf et John Stott, ancien pasteur anglican britannique, répondent que l'identité avec « la Croix en son centre » est la seule et unique façon d'avancer³⁶⁴. Mais comment ?

Selon Volf, les deux éléments constitutifs de l'exclusion sont, paradoxalement, l'attachement extrême et la dissociation extrême. Nous nous dissociions de l'Autre quand nous échouons à reconnaître ce que nous avons en commun. Nous refusons d'admettre que nous lui ressemblons beaucoup. Mais nous nous attachons trop à l'Autre en refusant de reconnaître sa différence, en soutenant qu'il est, ou qu'il devrait être comme nous. L'identité ordinaire (traditionnelle, moderne ou postmoderne) navigue vers ses extrêmes car ils renforcent tous deux notre fragile amour-propre³⁶⁵.

Volf explique par exemple que l'identité ordinaire répond au mal et à l'injustice par l'exclusion plutôt que par le pardon : « Le pardon tourne en rond car j'exclus l'Autre de la communauté des hommes alors même que je m'exclus de la

Dieu, le débat essentiel

communauté des pécheurs³⁶⁶. » Nous raisonnons en disant : « *Moi*, je ne ferais jamais ce qu'ils ont fait. Je n'ai rien à voir avec eux. » Pardonner et accueillir, plutôt qu'exclure et soumettre, exige une image de soi qui ne se nourrisse pas de tels contrastes. Pardonner à ceux qui nous ont fait du tort et traiter chaleureusement ceux qui sont profondément différents nécessite de combiner deux éléments. Une profonde humilité doit nous empêcher de revendiquer une quelconque supériorité sur l'Autre. Nous ne devons pas nous croire meilleurs. Mais il ne peut pour autant y avoir de place pour l'insécurité, qui nous pousse à critiquer et à diaboliser l'Autre afin de renforcer notre propre sentiment d'identité. Cette humilité ne doit donc pas provenir de notre vide intérieur et de notre inutilité, mais d'une estime de soi profondément stable et affermie. Je n'aurai alors plus *besoin* de penser que les autres sont pires qu'ils ne le sont, ou que je suis meilleur que je ne le suis. Je pourrai alors accepter les autres tels qu'ils sont.

Mais comment une telle assurance et une telle humilité peuvent-elles coexister dans un même cœur ? Dans la construction classique de l'identité, elles s'excluent mutuellement car l'estime de soi s'obtient par des efforts personnels. Quand tout me réussit et que je respecte mes propres normes, je me sens peut-être sûr de moi et en sécurité, mais j'aurai plus de mal à faire preuve de compréhension ou de compassion envers ceux qui ne correspondent pas à mes critères. À l'inverse, si je n'atteins pas mes propres objectifs, j'éprouverai peut-être plus d'empathie pour les autres, mais je manquerai d'assurance. Nous pouvons être remplis d'humilité ou d'assurance, mais nous ne pouvons être remplis des deux en même temps.

À la question de savoir ce qui pourrait créer une identité différente dans laquelle humilité et assurance grandiraient conjointement, Volf répond : « Personne ne peut rester dans la présence du Dieu du Messie crucifié pendant très

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

longtemps [...] sans faire passer l'ennemi du domaine de l'humanité monstrueuse à celui de l'humanité partagée, et l'humanité du domaine de la fierté naïve à celui de l'immoralité généralisée³⁶⁷. » Les chrétiens sont *simul justus et peccator*, c'est-à-dire parfaitement justes en Christ et aux yeux du Père, et pourtant imparfaits et pécheurs en eux-mêmes. C'est ce qui permet à l'humilité et à l'assurance de cohabiter.

Pour John Stott, c'est une identité en forme de croix qui conduit à la fois à l'affirmation de soi et à l'humilité. Jésus est allé à la croix pour mourir pour notre salut. C'est en même temps l'affirmation formelle que nous sommes pécheurs, tellement imparfaits et coupables que seule la mort du Fils de Dieu peut nous sauver, et la plus grande manifestation de son amour pour nous et de notre valeur à ses yeux³⁶⁸. Volf dit de cette identité en forme de croix qu'elle a un « centre décentré », un moi que le coût de son salut a tellement rempli d'humilité et pourtant tellement conforté qu'il ne peut exclure les autres ni en ressentir le besoin. Faire l'expérience de la grâce de Christ porte un coup fatal à notre égocentrisme. Voir Jésus mourir d'amour pour nous détruit en même temps notre orgueil et notre haine de nous-mêmes³⁶⁹.

Le cœur de la foi chrétienne, c'est un homme qui meurt pour ses ennemis et qui prie pour leur pardon au lieu de se venger. La croix révèle un Dieu tellement attaché à la justice qu'elle était nécessaire. Le péché et le mal ne peuvent être ignorés et doivent être jugés. Et en même temps, la croix nous montre un Dieu si aimant qu'il a accepté d'en payer le prix et de prendre le jugement sur lui. Il a refusé de choisir entre vérité et amour : il a pris les deux et cela n'était possible que s'il payait lui-même le prix du pardon. Voilà le modèle chrétien du don de soi, de l'amour sacrificiel et du pardon. Mais la croix n'est pas seulement une source d'inspiration. La foi en la croix nous fournit une nouvelle base pour une identité qui rabaisse notre égoïsme et qui nous donne une telle sécurité

Dieu, le débat essentiel

que nous pouvons accepter ceux qui sont différents au lieu de les exclure.

La flexibilité culturelle du christianisme

Il est tout à fait normal que le lecteur s'interroge sur les preuves du caractère si unique de l'identité chrétienne. Entre autres exemples remarquables, citons certains chrétiens qui ont utilisé leurs ressources spirituelles pour aller au-devant de ceux que la plupart des gens détestent et rejettent. Prenons la communauté amish, qui a pardonné au meurtrier de cinq de ses écoliers en 2006. Songeons aux familles des victimes de la fusillade de l'église Mother Emanuel à Charleston (Caroline du Sud) qui, plus récemment, ont aimé sans détour et pardonné au meurtrier de leurs bien-aimés³⁷⁰. Quand le pays, stupéfait, a vu comment les amish ont entouré la famille du tireur en l'aidant et en subvenant à ses besoins sans aucune amertume, beaucoup de voix se sont publiquement élevées pour dire que c'était l'Amérique sous son meilleur jour. Dans un livre analysant l'événement, des sociologues se sont élevés contre cette analyse optimiste. Ce livre explique que la société américaine moderne est aujourd'hui une culture « d'affirmation de soi » dans laquelle chacun est encouragé à s'exprimer et à revendiquer ses droits. Par opposition, la communauté amish est une culture de renoncement à soi, solidement fondée sur la croix, sur la non-riposte, sur le principe d'*uffgeva*, c'est-à-dire de *renoncer à ses droits pour servir les autres*³⁷¹. Autrement dit, la conception moderne du moi et d'un fort individualisme ne nous donne pas les ressources culturelles nécessaires au pardon et à la réconciliation. Il

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

n'est donc guère surprenant que les exemples éloquents de Nickel Mine (Pennsylvanie) et Charleston (Caroline du Sud) nous viennent de communautés chrétiennes.

Il est toutefois possible de trouver des contre-exemples. Pour chaque chrétien qui pardonne à son ennemi et ouvre sa porte à l'Autre, on peut citer des cas d'oppression et d'injustice commis par des croyants. Cela dit, il serait utile d'avoir une vue d'ensemble sur la flexibilité culturelle du christianisme.

Le christianisme a ceci d'unique qu'il est la seule religion véritablement présente dans le monde entier. Plus de 90 % des musulmans vivent dans une zone allant de l'Asie du Sud-Est à l'Afrique du Nord en passant par le Moyen-Orient. Plus de 95 % des hindous se trouvent en Inde et aux alentours. Environ 88 % des bouddhistes vivent en Asie de l'Est. Mais on trouve 25 % des chrétiens en Europe, 25 % en Amérique Centrale et du Sud, 22 % en Afrique, 15 % (et ce chiffre augmente rapidement) en Asie et 12 % en Amérique du Nord³⁷². Pour le professeur Richard Bauckham, « le christianisme présente à coup sûr plus de diversité culturelle qu'aucune autre religion. Et cela veut sûrement dire quelque chose³⁷³. » Comme nous l'avons dit, le christianisme a connu une croissance exponentielle en Asie et en Afrique depuis plus d'un siècle. Ce n'est plus une religion occidentale (ce qu'il n'était pas à l'origine). C'est véritablement une religion mondiale.

D'où vient cette croissance exceptionnelle? La réponse de Lamin Sanneh, auteur africain contemporain, est fascinante. Il dit que le christianisme est moins impérialiste culturellement que l'athéisme. Être Africain, c'est croire que le monde est peuplé d'esprits (bons et mauvais). La question est donc de se protéger des forces du mal. Si une jeune Africaine va étudier dans l'une des grandes universités matérialistes de ce monde, ses professeurs lui diront que la solution

Dieu, le débat essentiel

à ses peurs est d'admettre que les esprits, bons ou mauvais, n'existent pas et que tout a une explication scientifique. De plus, tout critère moral est propre à chacun et dépend de sa culture et chacun doit pouvoir établir ses propres valeurs morales. Paradoxalement, ses professeurs prétendront vouloir reconnaître sa culture et écouter sa « voix », tout en la coupant de son africanité.

Selon Sanneh, le christianisme a une démarche très différente. Il répond à l'équation d'une « structure africaine existante qui soit reconfigurée sans être renversée. » En lisant la Bible, on constate qu'elle respecte la croyance africaine d'un univers surnaturel peuplé de bons et de mauvais esprits mais qu'elle révèle également que l'un d'eux, sur la croix, a « dépouillé les dominations et les autorités » parce qu'il a obtenu notre pardon et la faveur de Dieu (Colossiens 2.12-23). Il a, de plus, par sa résurrection, rendu « impuissant celui qui exerçait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable » et libéré « tous ceux que la peur de la mort retenait leur vie durant dans l'esclavage » (Hébreux 2.14-15). Le christianisme agrée ainsi la conception africaine de la condition humaine et de la question de la vie mais il offre une solution : un Sauveur invincible. Sanneh conclut :

Les gens sentent dans leur cœur que Jésus ne se moque pas de leur respect pour le sacré [contrairement au matérialisme] ou de leur attente d'un Sauveur invincible. C'est donc pour lui qu'ils battent de leur tambour sacré [...] Le christianisme a aidé les Africains à devenir des Africains renouvelés, et non des Européens recréés³⁷⁴.

Qu'est-ce qui rend le christianisme culturellement moins impérialiste que beaucoup d'autres ? La raison déterminante est que les chrétiens sont sauvés par la grâce seule. Ils n'obtien-

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

nent ni ne conservent leur salut en obéissant à une loi morale. Par conséquent, contrairement à beaucoup de religions, le Nouveau Testament n'a ni livre du Lévitique, ni règles détaillées, ni lois comportementales cherchant à éloigner les croyants de leur culture locale³⁷⁵. Les chrétiens qui mettent Christ et son amour au cœur de leur identité découvrent qu'ils n'ont nul besoin de rejeter totalement d'autres facteurs d'identité. Notre origine, notre nationalité, notre profession, notre famille, nos affinités politiques et communautaires peuvent rester intactes. Rien de tout cela n'est dorénavant le fondement suprême de notre valeur et de notre sécurité, mais rien ne doit pour autant être étouffé ou supprimé. Nous sommes au contraire libres de profiter de ces dons de Dieu mais nous ne les considérons plus comme des sauveurs et n'en sommes plus esclaves.

Pour toutes ces raisons, ceux qui ont reçu une identité chrétienne sont maintenant capables d'être plus ouverts à la différence, de devenir culturellement plus souples qu'ils n'auraient pu l'être.

Les humbles seront élevés

Jésus oppose l'identité ordinaire d'exclusion à la vie fondée sur sa grâce. Il raconte une parabole à « certaines personnes qui étaient convaincues d'être justes et qui méprisaient les autres » (Luc 18.9). « Deux hommes [qui] montent au Temple pour prier ; l'un était un pharisien, l'autre un collecteur d'impôts. » À l'époque, on méprisait les collecteurs d'impôts que l'on accusait d'être cupides et de collaborer avec le pouvoir impérial romain.

Dieu, le débat essentiel

Le pharisien, debout, faisait cette prière en lui-même :
 “Ô Dieu, je te remercie de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ou même comme ce collecteur d’impôts. Je jeûne deux fois par semaine et je donne la dîme de tous mes revenus”. Le collecteur d’impôts, lui, se tenait à distance et n’osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : “Ô Dieu, aie pitié de moi, qui suis un pécheur.”

(Luc 18.10-13).

D’un côté, nous avons une identité basée sur ses propres efforts et qui a besoin d’exclure les autres pour se renforcer. Le deuxième homme, lui, cherche une voie totalement différente, il reconnaît son péché et sa misère, mais également l’existence de la miséricorde et de la grâce de Dieu. Jésus conclut : « Je vous le dis, lorsque ce dernier descendit chez lui, il était considéré comme juste, mais pas le pharisien. En effet, toute personne qui s’élève sera abaissée, et celle qui s’abaisse sera élevée » (Luc 18.14).

Si vous croyez au message de Jésus, vous croyez en une vérité, une vérité qui n’entraîne aucune exclusion. Beaucoup de voix prétendent qu’affirmer détenir la vérité est synonyme d’exclusion mais, comme nous l’avons vu, cette position induit une dichotomie entre les champions de la tolérance et les autres, méchamment ou pitoyablement intolérants. Affirmer détenir la vérité est inévitablement binaire. La vraie question est donc de déterminer quel genre de vérité (et quel genre d’identité produite par la vérité) peut nous amener à inclure ceux qui sont profondément différents de nous ? Quelle revendication de vérité entraîne le mépris de ceux qui nous traitent de fous ? Quelle vérité conduit à créer une communauté ? Quelle vérité nous rend en même temps humbles et sûrs de nous, au point de n’avoir ni crainte ni mépris envers ceux qui

Une identité qui n'écrase pas et qui n'exclut pas les autres

nous sont différents? Si je construis mon identité sur ce que Jésus-Christ a fait pour moi et sur le nom éternel que j'ai en lui par grâce, je ne peux éprouver aucun sentiment de supériorité, je n'ai rien à craindre, et je n'ai aucune raison de me comparer à qui que ce soit. Mon identité est fondée sur quelqu'un qui a été exclu et rejeté pour moi, qui a aimé ses ennemis, et qui va me transformer pour que je puisse accueillir ceux qui sont différents.

Bien souvent, les chrétiens n'en ont pas conscience et passent à côté des ressources dont ils disposent. Mais le monde a besoin de millions d'hommes et de femmes capables de faire ce que l'Évangile leur demande en leur en donnant le pouvoir.